

Ch. PERELMAN.
Professeur à l'U. L. B.

(Cahiers du libre-examen, 14^e sér. n^o. 2-3,

108
P 414
n^o. 32

SCIENCES HUMAINES

et
théorie de la
connaissance

Nous nous excusons auprès de Monsieur le Professeur Perelman du retard apporté à la publication de son article.

Nous tenons, par la même occasion, à remercier celui qui est un grand théoricien du Libre-Examen et un maître très écouté, de l'honneur qu'il nous fait en collaborant fréquemment à notre revue.

Les besoins de l'enseignement et de l'organisation des bibliothèques ont, très tôt, déterminé un groupement des branches du savoir considérées comme apparentées. Pendant tout le moyen âge, les sciences, séparées de la théologie et de la philosophie, étaient groupées en littéraires, le trivium (grammaire, rhétorique et dialectique) et en mathématiques, le quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie et harmonie). Toutes les autres connaissances profanes étaient encore englobées dans l'ensemble constitué par la philosophie.

Ce n'est qu'après le renouveau de la Renaissance, avec la révolte contre la philosophie aristotélicienne, que la structure du savoir humain est repensée dans son ensemble. La classification de Bacon est la première, à notre connaissance, qui oppose l'étude de l'homme à celle de la nature, et elle est reprise, à peu de chose près, dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie de 1751. C'est dans cette même tradition que se situe la classification des sciences d'Ampère qui, en 1834, à côté des sciences cosmologiques, consacrées à l'étude du monde, réunit en un ensemble les sciences noologiques, qui ont pour objet l'étude de la pensée et des sociétés humaines.

Les auteurs de ces classifications, visant surtout à couvrir l'entière du champ de nos connaissances, ne se sont pas préoccupés de déterminer dans quelle mesure telles branches du savoir méritaient le nom de « sciences ». Or, pour Descartes et les cartésiens, qui affirmaient posséder une méthode pour bien conduire notre raison, il s'agit là d'un problème fondamental. Seules les connaissances, qui ne peuvent être rendues douteuses, c'est-à-dire seules les connaissances évidentes, et au sujet desquelles une controverse n'est pas possible, méritent qu'on leur donne le nom de « sciences ». Les mathématiques fournissaient le modèle du savoir scientifique, et seules les branches mathématisées du savoir sont des sciences, à proprement parler. Cette exigence de certitude et d'apodicticité s'est trouvée à la base de l'opposition des Sciences et des Lettres, consacrée par l'organisation des Universités et des Académies. Les mathématiques et les sciences naturelles ont été groupées dans un ensemble qui, lui, n'est plus fondé sur une communauté d'objet, mais sur la prétention de fournir des connaissances positives, objectivement valables. Cet ensemble pourrait, le cas échéant, s'enrichir de nouvelles disciplines qui, grâce au perfectionnement de

leurs méthodes et à l'objectivité de leurs résultats, pourraient être promues au niveau supérieur, scientifique, du savoir. C'est ainsi que la classification des sciences de Comte ne comporte que les branches qui ont atteint le stade positif, à savoir les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie. Comte a exclu de sa classification, la psychologie, dont les éléments positifs et scientifiques doivent être englobés par la biologie et la sociologie. On sait combien les psychologues, dits « de laboratoire », ont lutté contre cette exclusion, et se sont efforcés de constituer une psychologie scientifique, présentant tous les caractères d'une science naturelle, en l'opposant nettement à une psychologie philosophique, dont ils ne veulent à aucun prix, de peur de disqualifier leurs prétentions à l'objectivité.

Ces indications suffisent à montrer que les cartésiens et les positivistes ne se contentent pas simplement de classer les diverses branches du savoir, mais désirent les hiérarchiser. Toutes les connaissances qui ne peuvent être vérifiées d'une façon aussi assurée que les mathématiques ou les sciences expérimentales sont considérées avec quelque mépris; il n'est pas question de les mettre sur le même pied que les sciences.

Mais la riposte n'a guère tardé. Les énormes progrès accomplis au cours du XIX^e siècle par la philologie et l'histoire, l'accumulation progressive, grâce à des méthodes de plus en plus assurées, de faits indiscutés, s'appuyant mutuellement, ont donné, spécialement en Allemagne, un tel prestige aux études concernant l'homme et son passé, qu'il semblait difficile de contester le caractère sérieux de ces recherches, et de leur dénier la qualité de caractère. Bien plus. Au lieu de se mettre à la remorque des sciences mathématiques et naturelles, les philologues et les historiens parmi les plus réputés ont prétendu défendre l'originalité de leurs méthodes qui, non seulement distingueraient les sciences humaines des sciences naturelles, mais leur assureraient à un point de vue philosophique, une supériorité bien fondée.

La première tentative de ce genre, qui a fait impression dans le monde philosophique, fut celle de l'historien Dilthey, qui publia, en 1883, une « *Einleitung in d. Geisteswissenschaften* », traduite, en français, sous le titre « *Introduction à l'étude des sciences humaines, essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire* ». Ce titre, et sa traduction, établissent un rapprochement entre les divers aspects des sciences que l'on a voulu opposer aux sciences naturelles : les sciences de l'esprit (l'opposition entre nature et esprit étant habituelle en Allemagne grâce aux œuvres de Hegel) sont celles qui s'occupent de l'homme, de la société et de l'histoire. Les sciences humaines se caractérisent, d'après Dilthey, par la spécificité des moyens dont nous disposons pour connaître les créations de l'esprit. En effet, alors que nous ne pouvons connaître les phénomènes naturels que de l'extérieur, nous avons une compréhension intime, plus immédiate, des phénomènes spirituels. Au lieu de calquer les méthodes des sciences humaines sur celles des sciences naturelles qui sont capables de

décrire l'objet de leur étude, mais non pas de le comprendre, — comme nous comprenons, même avant toute élaboration scientifique, l'objet des sciences humaines, — il faut insister sur le caractère particulier et plus satisfaisant de notre compréhension de tout ce qui est humain. Alors que notre connaissance des phénomènes naturels est extérieure, spatiale, mécanique, celle des phénomènes spirituels est intime, nous en comprenons l'intentionnalité, la finalité, la signification. Un disciple de Dilthey, Spranger, développe les thèses de son maître, en les complétant par une étude des types humains, tels qu'ils se manifestent par la préférence accordée à diverses tendances spirituelles (Cf. *Lebensformen*).

Parallèlement à cette distinction entre sciences naturelles et sciences humaines, fondée sur l'opposition psychologique et épistémologique entre « comprendre » et « connaître », qui rappelle par certains aspects l'anti-thèse bergsonienne de l'intuition et de la raison, la spécificité des sciences humaines a été défendue, à l'aide d'arguments tout différents, par les philosophes de l'école, dite badoise, Windelband et Rickert.

Dans son discours de 1894, intitulé *Histoire et sciences naturelles*, Windelband montre que ces dernières ont des préoccupations tout autres que l'histoire : elles recherchent les lois des phénomènes, et sont donc *nomothétiques*, alors que les sciences historiques et, en général, les sciences humaines ont pour objet l'étude des phénomènes individuels, et sont donc *idiographiques*. Certaines sciences, telle la géographie, par exemple, seraient à la fois science naturelle (la géographie physique) et science humaine (la géographie humaine).

Quel que soit l'intérêt de la classification de Windelband, elle ne semble pas devoir coïncider avec la distinction qui nous intéresse. En effet, l'on conçoit une cosmologie ou une géologie idiographique, et l'on ne peut exclure a priori des sciences humaines toute recherche concernant des lois. Néanmoins, le point de vue de Windelband est intéressant, parce qu'il attire l'attention sur des problèmes méthodologiques particuliers qui se posent à tous ceux qui pratiquent les sciences idiographiques. Car, comme aucun historien n'a jamais prétendu épuiser la totalité du réel, ni même celle du domaine qu'il étudie, il est obligé de choisir, pour décrire une société, une époque ou une civilisation, les manifestations qu'il considère comme significatives, comme plus importantes que d'autres. Or, un pareil choix, qui suppose un critère, explicite ou implicite, permettant de distinguer ce qui mérite d'être retenu de ce qui peut être négligé, renvoie à une échelle des valeurs, à une vision du monde, qui caractérisent une culture déterminée. C'est la raison pour laquelle l'élève de Windelband, Rickert (V. surtout *Kulturwissenschaften und Naturwissenschaften*, 1899) oppose aux sciences naturelles les sciences culturelles, qui ne se conçoivent qu'en fonction d'une culture déterminée, et qui en sont, en même temps, une remarquable manifestation. Au caractère plus abstrait, et pour ainsi dire, intemporel, des sciences naturelles il y a lieu d'opposer les sciences historiques, expression d'une société et de son système des valeurs. Notons, en passant, que le prolongement des thèses marxistes bien connues sur l'idéologie, et des

thèses de l'école badoise sur la culture, conduiront Mannheim, d'une part, et Sorokine, d'autre part, à l'élaboration de sociologies de la connaissance qui examinent l'influence des éléments sociaux non seulement sur les sciences humaines, mais aussi sur toutes les constructions intellectuelles autres que les sciences mathématiques et naturelles.

De tout ce qui précède il semblerait résulter qu'il y a lieu d'admettre une distinction bien tranchée entre sciences naturelles et sciences humaines, dont les méthodes, les moyens de connaissance, l'objectivité, seraient incomparables, et qui se marqueraient par les antithèses : connaître-comprendre, recherche de lois-établissement de faits, jugements de réalité-jugements de valeur. Mais en est-il bien ainsi ? Les termes de l'antithèse sont-ils vraiment radicalement distincts, relèvent-ils de moyens de connaissance à tel point étrangers l'un à l'autre qu'il serait peine perdue d'envisager une vision unifiée de l'univers et une conception unifiée de notre raison ?

Il me semble qu'un examen approfondi des méthodes propres aux sciences humaines comme aux sciences naturelles ne nous conduit pas nécessairement à reconnaître cette division inéluctable de notre univers spirituel. En effet, si les sciences naturelles font appel à l'expérience et au calcul dans une mesure bien plus importante que les sciences humaines, celles-ci ne peuvent, non plus, se passer d'expérience, et les méthodes statistiques y introduisent un nombre de plus en plus substantiel d'éléments calculables. D'autre part, dès qu'on s'élève aux théories fondamentales des sciences naturelles, qu'il s'agisse de la structure ou de l'évolution de l'univers, de la structure de la matière ou de l'évolution des espèces, on ne peut se passer de techniques argumentatives de généralisation, d'interprétation, et d'évaluation, qui caractérisent les méthodes des sciences humaines. L'importance croissante de la microphysique, dont les éléments résultent d'une interprétation des données expérimentales, et ne peuvent être considérés comme une simple reproduction de ces données, a incité des physiciens éminents, tels M. Niels Bohr, à rapprocher certains points de vue de la physique quantique de ceux propres aux sciences humaines. Il est vrai que ces dernières font état, bien plus souvent que les sciences naturelles, de résultats que des machines enregistreuses et des machines à calculer seraient incapables de contrôler, que le rôle créateur de l'esprit, quand il s'agit d'insérer les faits étudiés dans des cadres conceptuels, de les interpréter et de les évaluer, y est bien plus important, que la raison argumentative y est bien plus apparente que la raison démonstrative. Mais si l'argumentation, bien plus que l'expérience et le calcul, constitue la principale technique permettant d'établir la conviction dans les sciences humaines, si la conviction ainsi établie est loin de présenter cette indiscutable évidence exigée par Descartes, il est néanmoins en notre pouvoir de distinguer une thèse fortement étayée de celle qui ne l'est pas, même si cette force n'est pas mesurée mécaniquement, mais au moyen de notre esprit critique, que Pascal appelait l'esprit de finesse. Remarquons, par ailleurs, que les sciences naturelles ne peuvent, elles aussi, du moins quand il

s'agit de grandes théories qui les animent, se passer de ces intuitions directrices, qu'aucun instrument de mesure et aucun calcul ne pourrait tout à fait justifier.

C'est une conception étriquée de notre raison, voulant mouler d'après un seul modèle la grande variété de nos moyens de connaissance, qui a déterminé la révolte de tous ceux qui, après 1880, ont réclamé non seulement l'autonomie, mais aussi la spécificité, des sciences humaines. Mais un compromis ne semble pas exclu : si la raison n'est pas conçue uniquement comme une faculté permettant l'élaboration de mécanismes démonstratifs, mais aussi comme un pouvoir de délibération et d'argumentation, il ne semble pas que l'on doive faire état de moyens de connaissance irrationnels pour caractériser les sciences humaines. Celles-ci, comme les sciences naturelles, font appel à la fois à l'expérience, au calcul et à l'argumentation. Les unes et les autres utilisent ces divers moyens, mais dans des proportions fort inégales, qui se justifient par la différence de leur objet, et qui empêchent que l'on puisse considérer les sciences naturelles comme le modèle dont les sciences humaines auraient à s'inspirer. Mais elles visent, toutes, à l'objectivité.

Il est vrai que les sciences naturelles ont atteint une précision dans leurs énoncés, et une rigueur dans leurs méthodes, que les sciences humaines leur envient. Mais il ne faut pas que cette précision et cette rigueur soient recherchées, dans les sciences humaines, même au prix d'une déformation de leur objet et de la trivialité de leurs résultats. Il ne faut pas que le savant, en quête de clarté et de précision, soit comparable à cet ivrogne qui, cherchant la clef perdue, le soir, devant la porte de sa maison, s'en va vingt mètres plus loin, espérant la trouver tout près d'un réverbère, parce que là, au moins, il y a plus de lumière.